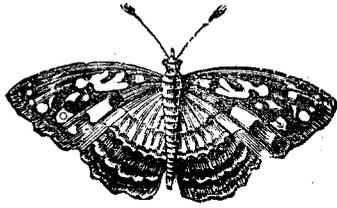


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

NUITS PARISIENNES.

CHAPITRE VI.

Suicide fashionable.

C'est l'heure du boulevard de Gand. Quelques minutes encore et tous nos dandys s'y feront voir, la rose à la boutonnière et le cigarre à la bouche. Car vous le savez, le cigarre est devenu fashionable, et ses flots de fumée se jouent impunément devant Tortoni et le café de Paris. Suivons donc la foule et allons nous faire presser, heurter et coudoier dans cette allée de quelques pas, où, en dépit de la Charte de 1830, la mode conserve et conservera encore son article 14.

Grâce au ciel, il y aura ce soir moins de monde; Tivoli absorbera une bonne partie de nos promeneurs d'habitude, et si nos amis sont exacts, nous pourrons librement causer les pieds étendus sur deux chaises.

Le Parisien nonchalant doit aimer avant tout le boulevard: devant lui passent et repassent les plus brillants équipages; à quelques pas de là les plus jolies femmes de Paris, prennent des glaces dans leurs voitures. C'est un véritable rœûl dont il est à la fois acteur et spectateur.

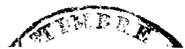
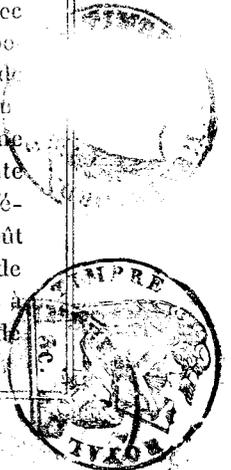
S'il est politique, la chambre des députés est dignement représentée au boulevard, et la Bourse-Tortoni est tout près. S'il est diplomate, il pourra faire ici ample moisson de conjectures et d'observations. S'il est homme à la mode ou roué de second

ordre, les cancons du grand monde et les bruits de coulisses se croisent sous ces arbres. Sur cette double rangée de chaises, l'opéra compte ses plus riches et ses plus zélés protecteurs. On parle de tout au boulevard, surtout de chevaux, et surtout ceux qui n'en ont pas.

Je ne vous dis rien des bouquetières du boulevard; sous ce rapport Paris est très en-arrière. Je vous fais grâce aussi des singes encapuchonnés, des alsaciennes, des petits savoyards et des mendiants qui vous assiégent. Ceci c'est la morale et le contraste. Le haillon à côté de l'habit de *Blain!*

Passons vite...

J'entends, je crois, *Mari* la tyrolienne, la Esmeralde du boulevard. O vous qui redoutez les joueuses de harpe dans les rues, et les sonates dans les salons, vous aurez j'en suis sûr un faible pour notre chanteuse. Elle a si petits pieds et si gracieux sourire. Voyez la coquette, comme elle lisse avec art ses cheveux noirs, sur son front d'un blanc mat; et avec cela que de poésie, que de souplesse dans ses poses. C'est qu'au milieu de ce Paris de boue et de prostitution elle n'a point perdu la naïveté, la candeur du pays natal. C'est qu'elle est encore la jeune fille pure et décente. Aussi Marie a-t-elle sa petite cour et ses favoris, devant qui elle chante de préférence les gais refrains de sa montagne. Si elle eût voulu, elle serait aujourd'hui grande dame, vêtue de moire et de satin. Que de propositions murmurées à son oreille! Que de luxe étalé pour la séduire! Que de



tentations ! et malgré tout cela elle a conservé sa robe d'indienne.

Je la connaissais depuis quelques mois ; elle s'arrêtait souvent devant nos chaises, et tout en nous disant sa chansonnette, elle savait l'animer avec ses yeux si mobiles et si pénétrants. Mais pour notre honte, à tous, il faut avouer qu'elle les arrêtait de préférence sur Raoul F... ; jugez de la bizarrerie des femmes, le seul de nous qui ne lui parlât jamais. Ce n'était ni ruse ni adresse de sa part. Raoul était amoureux d'une femme du grand monde, amoureux fou. Chez lui, ce n'était point un de ces caprices d'un mois ou de huit jours qu'on laisse au fond d'un verre de Champagne, ou que le premier sourire d'une jolie femme fait oublier ; c'était une passion qui avait vieille date, et que le temps n'avait fait qu'enraciner. Cette passion vous la comprendrez peut-être, quand je vous dirai que la femme qu'il aimait était mariée, et qu'elle adorait son mari.

Dans cette lutte pénible où il refoulait avec violence la fougue de ses sentimens, ses traits avaient pris une singulière expression de mélancolie et de langueur, qui ne contribua pas peu à attirer à lui l'attention de Marie. Les femmes ont tant d'instinct pour deviner les peines secrètes de l'ame.

Plus d'une fois nous l'avions plaisanté sur la passion qu'il avait bien involontairement inspirée. Mais que lui faisait l'amour d'une chanteuse de rues ? Il allait plus haut dans ses rêves, et à la pauvre Marie il n'avait pas même rendu un regard de pitié.

Un soir, chose bizarre, Raoul nous revint avec un rire fou sur les lèvres. — Messieurs, nous dit-il tout d'abord, d'aujourd'hui je prends date, je deviens viveur et cela par calcul. La vie, vous savez pourquoi, me fatigue et m'est à charge ; pour m'en défaire j'ai hésité long-temps entre le fer et le plomb, mais on m'a dit que cela était usé ; et en place j'ai choisi le punch, les veilles et l'opéra. Ce matin même j'ai consulté mon médecin : vous avez, m'a-t-il dit, un commencement de pulmonie, avec du régime vous pourrez aller jusqu'à trente ans, sans régime vous avez de vie un an et quelque chose. A la besogne donc ! Ce soir je commence mon suicide. Il riait comme un insensé en disant cela, mais de ce rire nerveux qui fait mal à voir.

Un joyeux refrain accompagna les dernières paroles de Raoul. C'était Marie... Elle l'avait vu si gai, elle y conformait ses chants. Pauvre Marie ! Si elle avait su qu'il venait de nous parler tout au long de ses projets de suicide.

Soit hasard, soit rapprochement involontaire, Raoul se prit à l'écouter et arrêta sur elle un de ces regards qui vont jusqu'au fond de l'ame.

Ah ! elle l'aimait bien, car ses doigts tremblaient sur sa guitare.

Elle acheva sa chansonnette et partit sans nous

rien demander. Elle était si heureuse en ce moment, il l'avait regardée.

Nous le laissâmes sur le boulevard. Il nous aurait tenus toute la nuit avec ses saillies et ses accès de gaieté. Je parie bien qu'il avait la fièvre.

Il attendit encore. Marie en s'en allant, lui avions nous dit, devait repasser devant sa chaise. Il était alors près de minuit ; on ne voyait plus que de loin en loin quelques intrépides fumeurs.

— Marie ! s'écria Raoul... elle passait rapide devant lui.

— Marie ! et d'un bond il fut auprès d'elle.

— Que me voulez vous, monsieur ? Elle tremblait d'émotion.

— Marie, écoutez-moi.

Elle marchait toujours, les yeux baissés jusqu'à terre, car il tenait sa main.

— Pourquoi tremblez-vous ? Pourquoi avez-vous peur de moi ?

La voix de Raoul était d'une grande douceur ; c'était la première fois qu'il s'adressait à elle et il l'appelait Marie. N'allez pas la blâmer, elle se hasarda à relever sur lui ses yeux encore baissés.

Un regard apprit tout à Raoul. Mais déjà elle lui était échappée, aussi légère qu'une vision de nos rêves.

ERNEST et SCIPION (*Société anonyme*).

(*La suite au prochain numéro.*)

LE JOUR DES MORTS.

Le jour des morts, quand la nuit est venue,
Et que la cloche éclate en tristes sons
Un ange saint, en traversant la nue,
Mêle au bruit sourd de pieuses chansons.

« Dormez, dormez, foule des cimetières,
« Ne levez point vos fronts inanimés ;
« Pour vous la terre a chanté ses prières,
« Dormez, dormez ! »

L'air est glacé, le vent du nord frissonne ;
A travers l'herbe, au dessus des tombeaux,
La froide pluie à petit bruit résonne,
Et la nuit sombre a perdu ses flambeaux.

Mais une voix d'une fosse récente
Sortit alors. Comment n'en pas frémir !
Elle disait, douloureuse et touchante :
« Ange du ciel, je ne puis pas dormir. »

Car j'ai laissé, me pleurant sur la terre,
Trois orphelins, mes trois jolis enfans.
L'été passé Dieu m'enleva leur père,
Et puis leur mère est morte avant le temps.

L'ainé des trois n'a pas cinq ans encore.
Il est si beau, mon doux ange, aujourd'hui,
Quand sur ma tombe il priaît dès l'aurore,
Mes deux bras morts se sont levés vers lui.

L'autre a deux ans, et pour moi déjà prie ;
C'est mon Abel, ce cher enfantlet.
Et le dernier, ma petite Marie,
Quand je mourus suçait encor mon lait.

L'ange divin s'arrêta pour l'entendre ;
Il descendit, il se mit à genoux !
Et, l'œil mouillé, s'écria d'un cœur tendre :
Dieu tout-puissant, ayez pitié d'eux tous !

« Dormez, dormez, foule des cimetières,
« Ne levez point vos fronts inanimés ;
« Pour vous la terre a chanté ses prières.
« Dormez, dormez ! »

LYON MENACÉ DU CHOLÉRA.

Ce serait une page intéressante dans l'histoire de l'humanité que celle où auraient été consignés tous les sentimens, toutes les craintes, toutes les émotions qui agitèrent les peuples, les populations et les villes que traversa le choléra ou qu'il menaçait seulement de son terrible voisinage ; car, en présence des grands fléaux, au milieu des calamités publiques, l'homme se montre tel qu'il est, les masques tombent, l'égoïsme dépouille l'hypocrisie, la vertu se montre au grand jour.

Mais il ne nous a pas été donné de faire cette étude sur un aussi large plan et de recueillir un pareil ensemble de faits, nous avons pu observer l'état moral de notre ville à l'approche de ce fléau qui ne l'atteignit pas, il est vrai, mais dont elle eut toutes les appréhensions.

Du jour où l'on apprit à Lyon que le choléra s'était élancé d'un bond de Londres à Paris, la terreur fut grande. On se le représentait passant du bassin de la Seine dans celui de la Loire, de celui de la Loire dans celui de la Saône ; deux ou trois jours encore, et il devait être dans nos murs. Alors on eut recours à ces précautions depuis long-temps recommandées par la science, et jusque là négligées par les uns, raillées par les autres. Au milieu de cet effroi général, on peut le dire sans exagération, Lyon s'étonna de sa propreté pour la première fois.

Mais ce n'est pas aux effets physiques de l'approche du choléra, c'est à ses effets moraux que je dois m'arrêter, et je dois les considérer successivement dans les classes pauvres et dans les classes riches. Disons d'abord que dans l'une et l'autre classe, surtout dans la bourgeoisie, partout où il n'y eut pas insouciance, il y eut plus d'abattement que de résignation, plus de frayeur que de fermeté. Cette espèce de lâcheté générale avait différentes causes. Depuis long-temps on n'avait plus entendu parler de ces épidémies meurtrières qui autrefois, à des espaces assez rapprochés, éclaircissaient l'espèce humaine. On croyait la nature physique à jamais domp-

tée, tant on avait de foi aux découvertes modernes. Aussi quand vint à paraître un mal inconnu et mystérieux qui ne se laissait pas deviner à la science et résistait à tous ses efforts, on ne fut pas loin du désespoir. Si l'on voulait sonder plus avant, l'on en trouverait encore une cause plus profonde, celle de l'affaiblissement des croyances religieuses, car sans elles il est bien difficile de regarder la mort en face sans pâlir.

Dans le peuple, au lieu d'avouer un fléau contre lequel la misère empêchait de se garantir, on aime mieux le nier. Lyon, comme Paris, aurait peut-être eu ses empoisonneurs, ainsi que Milan avait eu ses *Untori* dans cette peste fameuse décrite par Manzoni. Il est à remarquer que dans toutes les famines, les contagions, les calamités publiques, la même chose a lieu, et que les hommes aiment mieux attribuer leurs souffrances à la malice de quelques hommes qu'à une dure nécessité.

En effet, dans le premier cas il y a la vengeance, dans le second au contraire il n'y a que la résignation. Toutes les lumières répandues au sein de la société depuis trente ans avaient été impuissantes à détruire ce préjugé fatal, qu'on s'étonne de voir reparaître au dix-neuvième siècle. C'est qu'il ne faut pas s'y tromper, l'œuvre de civilisation n'est pas encore achevée, l'éducation des masses n'est pas encore faite. En attendant indulgence pour leurs erreurs, indulgence pour leurs préjugés, car ils ont tous une grande excuse, l'ignorance ; et cette excuse c'est à nous de la faire cesser.

Si du peuple nous passons à la bourgeoisie, des faubourgs aux salons, quoique dans la classe privilégiée la marche du choléra eut depuis long-temps été prévue et calculée, son approche soudaine n'y excita pas moins une véritable stupeur. Déjà les plus riches songeaient à fuir, et à abandonner lâchement leurs malheureux concitoyens, alors même que par leur position et leur fortune ils pouvaient surtout, ils devaient leur être utiles. Quel nom donner à ces hommes qui s'imaginent ainsi se soustraire par la poste à cette dette que chacun ici-bas doit payer à la souffrance, débiteurs infidèles que saura bien retrouver un jour ce créancier impitoyable. Partout où ils sont bien est leur patrie ; et tous les souvenirs, toutes les affections qui se rattachent au sol natal, disparaissent devant leur bien être matériel. Mais ce n'est pas tout : qui n'a pas entendu résonner à ses oreilles cette phrase si dégoûtante d'irrégion, d'immoralité et d'égoïsme, cette consolation barbare que les gens du monde s'adressaient le sourire à la bouche : *Le choléra n'attaque que les pauvres gens*. Ainsi parce qu'à tant de misères de tous les jours qui pèsent sur les classes pauvres, allait s'ajouter une misère plus grande encore, une misère extraordinaire, on se consolait. Voilà donc ce qu'était devenue cette prétendue philanthropie,

vertu de parade, qui croit avoir tout fait lorsqu'elle a jeté de loin, en détournant la tête, quelques pièces d'or au malheureux qui souffre, et qui suffisant à peine au malheur des temps ordinaires, dans les grandes calamités cède la place à qui vaut mieux qu'elle : à la charité.

Mais si la société lyonnaise eut montré beaucoup d'égoïsme, il est permis de croire que parmi la jeunesse de tous les rangs, de toutes les conditions, il y aurait eu beaucoup de dévouement. Car la jeunesse d'aujourd'hui vise à autre chose qu'au bien être matériel, et tout ce qui est générosité, grandeur d'âme, dévouement, l'enflamme et la transporte. Elle est disposée à se sacrifier auprès du lit d'un pestiféré, comme sur un champ de bataille.

Mais quoique le spectacle de la vertu et du dévouement soit le plus beau, le plus grand des spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler sur la terre, n'en remercions pas moins la Providence qui préserva notre ville de ce fléau terrible, parce qu'il aurait aussi mis au jour bien des laideurs *morales*, et surtout parce qu'il devait attaquer *gens*.



NOUVELLES THÉÂTRALES.

— C'est enfin lundi qu'aura lieu le bénéfice de M^{me} Valmont, si souvent ajourné.

--La représentation de *Zampa* a été jeudi des plus satisfaisantes. Derancourt qui jouait pour la première fois le rôle du Corsaire, l'a chanté avec beaucoup de talent, et y a été plusieurs fois justement applaudi. Sa femme est toujours ravissante dans *Camille*, et l'ouvrage peut aspirer maintenant à une longue suite de représentations.

— M. Lecomte est parti jeudi soir pour Paris. On assure qu'avant de partir, il a terminé avec M^{me} Derancourt et son mari pour l'année prochaine; ce serait une nouvelle dont nous féliciterions à la fois, le public et notre habile direction.

M. Tilly va remplacer Chollet à Bruxelles, où M. Serda, notre ancienne basse-taille, est également engagé.

— Le baromètre des Célestins se remet au beau. M^{me} Herliska, remise d'une longue indisposition, a reparu jeudi dans *Pauline de Pons*, l'un de ses plus jolis rôles, et y a reçu l'accueil dû à un talent plein de grâce et de fraîcheur. Breton, qu'une maladie très-grave nous avait fait craindre de ne pas revoir de long-temps sur la scène, fera sa rentrée ce soir dans *Un de plus*. Il y aura foule, et chacun se dira, comme nous, en retrouvant dans Breton un acteur plein de verve et d'originalité : mieux vaut *un de plus* qu'*un de moins*.

Jeudi matin, un nouveau né a été trouvé exposé en bas du pont Volant. Nous aimons mieux croire pour la malheureuse mère forcé de cacher sa faute dans un crime, que l'enfant a été déposé là sur des rochers, et non précipité du pont, comme d'autres journaux l'ont annoncé.

PAR BREVET D'INVENTION.

PÂTE DE REGNAULD AINÉ,

Pharmacien breveté, à Paris.

La Gazette de Santé signale dans son n° 36 les propriétés remarquables de cette pâte pectorale pour guérir les rhumes, coqueluches, l'asthme, les catharres, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Pour plus de détails, voir le prospectus qui accompagne chaque boîte.

Un dépôt est établi, à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafond, n° 24; à Tarare, chez M. Michel, pharmacien; à Amplepuis, chez M. Coulerot, pharmacien; et à Villefranche, chez M. Voituret, pharmacien.

GUÉRISON DU BÉGAIEMENT

ET DE TOUS LES AUTRES VICES DE PRONONCIATION.

RETOUR A LYON DE M. CRESP-COLLIN.

Par une méthode beaucoup plus prompte, plus sûre et plus facile que toutes celles qu'on a employées jusqu'à ce jour, et qui ne comporte ni remèdes ni opérations, M. Cresp-Collin guérit les bégaïements les plus opiniâtres dans moins de quinze jours et répond de la guérison.

Plusieurs cures importantes qu'il a faites dans ce pays attesteront de l'efficacité de sa méthode.

COURS DE LANGUE ITALIENNE.

Le 2 décembre 1833, M. de CARDELLI, Romain, ouvrira son cours de langue italienne en 60 leçons; il aura lieu les lundi, mercredi et vendredi, de neuf heures du soir jusqu'à dix, place du Plâtre, n° 3, au 2.º, à Lyon.

Prix du cours : 60 francs

Au moment où la mode des TOURNURES se propage et où l'on retrouve dans la toilette de nos dames une grande analogie avec les paniers de nos grands-mères, la forme des corsets a dû subir une grande amélioration pour qu'ils puissent remplir convenablement toute l'ampleur de la robe fashionable. Madame Morel, habile artiste de Paris, dont nous avons déjà entreteu plusieurs fois nos lectrices, vient de faire subir à la façon de ses corsets tous les changemens nécessaires au goût du jour, et désormais ils ne laisseront rien à désirer sous ce rapport. Nous engageons les dames qui tiennent à l'élégance de la taille à se fier au talent de madame Morel, dont le domicile est toujours rue Saint-Côme, n° 2 7, au 1.º.